

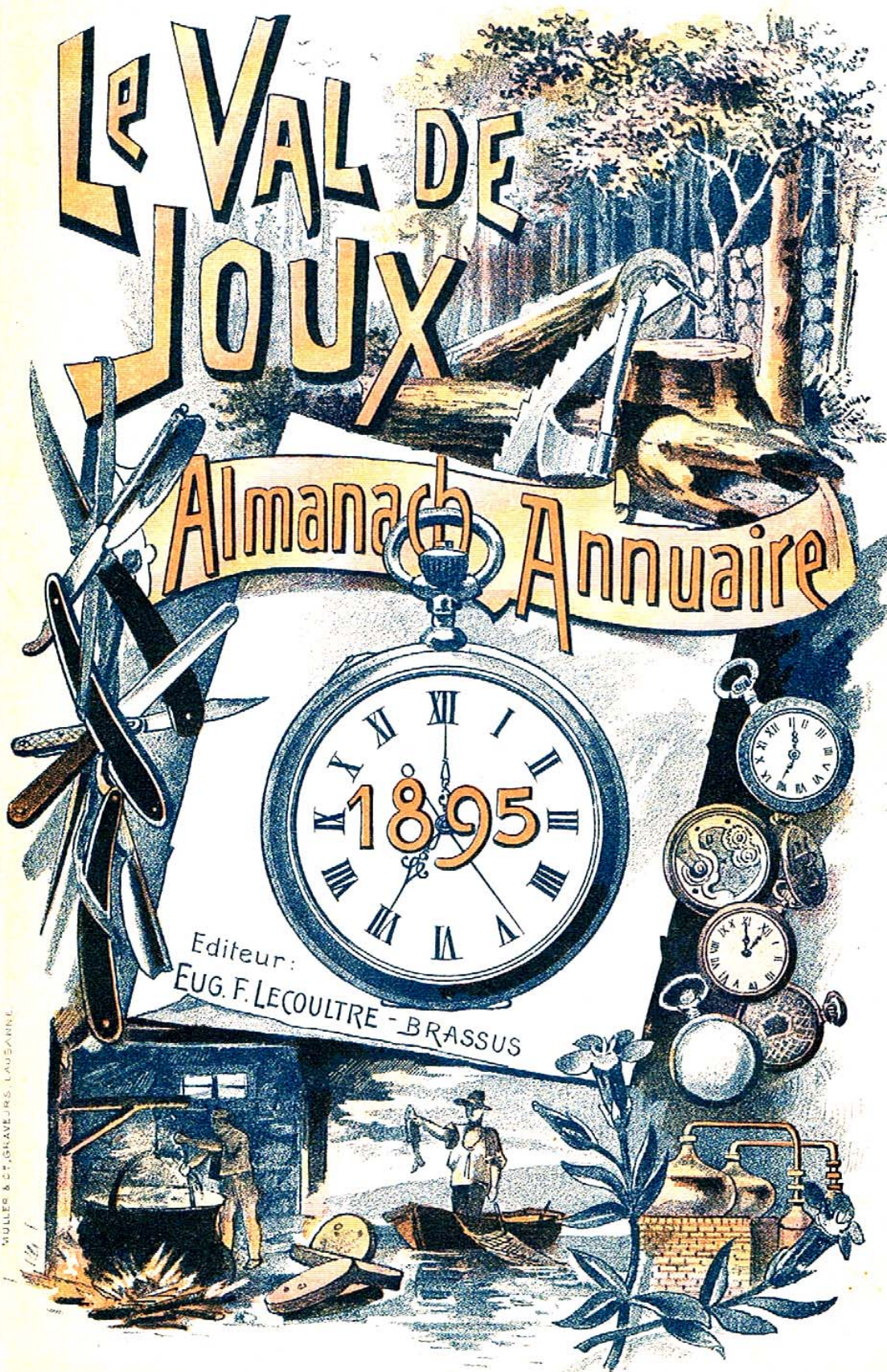
LE VAL DE LOUX

Almanach Annuaire



Editeur:
EUG. F. LECOULTRE - BRASSUS

MULLER & CO. GRAVEURS, LAUSANNE



Un cyclone dans le Jura

ROMAN

PAR

LUCIEN REYMOND

Reproduction autorisée du Foyer domestique

I

Si le Jura n'a pas les grandioses panoramas des Alpes, leurs pointes élancées, leurs glaciers et leurs neiges éternelles, il ne mérite pas moins cependant d'attirer l'attention et les pas des touristes. Ses vieilles sapinières, où l'arabette et la marguerite des bois balancent leurs tiges flexibles; ses gras pâturages, où fleurissent les gentianes et les saxifrages, ne sont pas sans charmes; ses sites, pour être moins pittoresques, ne laissent pas d'inspirer une poésie douce et mélancolique.

S'il n'a pas des cols, encaissés dans de profonds ravins, des Gemmi et des Fourca, le Jura possède quand même des routes se déroulant en contours sinueux et accidentés au travers d'une végétation riante, offrant les coups d'œil les plus variés.

Par une belle journée du mois de juillet 1890, un voyageur gravissait une de ces routes, celle du Marchairuz. C'était un homme jeune encore, de haute taille, vêtu d'habits légers de la saison et coiffé d'un chapeau de paille. Il avait à ses épaules un sac de voyage et une ceinture rouge serrait sa taille.

Ce voyageur portait une épaisse moustache, des favoris bruns entouraient son visage bronzé par le soleil, ce qui lui aurait fait donner trente et quelques années, tandis qu'il en avait beaucoup moins.

Parti le matin de Rolle, il avait traversé le village de Mont-le-Grand et, après avoir gravi les riches vignobles de la Côte, il était arrivé à Gimel. Après un moment de repos dans ce riche village qui, placé entre la plaine et la montagne, ayant d'un côté les forêts et de l'autre les vergers et les prairies, est une agréable station d'été, notre voyageur s'était remis en route.

Depuis une heure et demie environ, il était engagé dans les flancs de la longue montagne. Son habit sur son bras, s'appuyant sur une canne, il gravissait la dernière pente raide et se sentait fatigué, lorsque, pour couper au droit, il prit un sentier bordé de cytises en fleurs et arriva sur un plateau élevé. Là, passant un mouchoir sur son front mouillé, il parut reconnaître les lieux.

— Enfin, dit-il avec une satisfaction évidente, me voici au *Sapin à Siméon*, le Pré d'Aubonne n'est pas loin et je serai bientôt à l'Asile.

Assis sur le gazon, le voyageur contempla un moment le vaste et superbe panorama qui se déroulait à ses yeux. Lausanne s'étendant sur le coteau du Jorat. Les flèches des clochers de Genève, brillants, perdus dans la brume vaporeuse et lointaine du Rhône. La chaîne du Mont-Blanc et les côtes agrestes de la Savoie. Il voyait le Léman sillonné de bateaux, et de nombreuses voiles se balancer gracieusement.

Plus près, au-dessous des bois qui ornent le pied du vieux Jura, on apercevait les champs de blé ondoyer au souffle du joran ; entre les arbres et brillant au soleil, les beffrois des villages et les toits rouges des maisons de campagne. Dans les alentours, on entendait le bruit cadencé des coups de bec du pic et les miaulements de la buse, tournoyant au-dessous des forêts. Ce spectacle était si grandiose que, quoique impatient de partir, le jeune homme avait peine à s'arracher au charme de ces lieux.

Après s'être reposé, il se remit en route. La montée devenait beaucoup moins raide et les sites changeaient d'aspect. Le voyageur perdit bientôt de vue la plaine pour s'enfoncer à travers des pâturages et des jeunes forêts et, au bout d'une marche de demi-heure, il arriva à l'asile construit sur la sommité du col.

Cette route du Marchairuz (Marchia-ruz) était, avant la construction de la voie ferrée, la route principale pour la Vallée de Joux et avait ainsi une importance beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Rendue difficile en hiver et souvent cancelée par les neiges, elle a son refuge, son petit St-Bernard, moins les moines et les chiens.

Le voyageur paraissait heureux d'avoir enfin atteint le point culminant de la montagne. Tandis qu'assis à la chambre du restaurant de l'hôtel, il prenait des rafraîchissements, il écoutait la

conversation de nombreux chalands ; c'étaient des amodiateurs, fromagers et vachers des alpages des environs où se fabriquent ces beaux fromages. Tous portaient le costume de la Gruyère, la veste bleue à manches courtes et bouffantes, les bras nus, le béret de cuir crânement posé sur l'oreille et la bouche ornée d'une belle pipe Guggisberg. Tout en vidant de nombreuses bouteilles, ils devisaient de leurs affaires, des vaches, des chalets, du mauvais temps, des montagnes trop chères, etc.

— Cependant, disait l'un, on ne peut pas trop se plaindre, cette année ; d'après le prix des fromages (on parle de septante-cinq francs), il ne faut pas être trop mécontent.

— Oui, dit un autre, mais il ne faudrait pas avoir un si mauvais été, des gelées, des pluies froides, etc.

— Et trop peu d'herbe, ajouta un second.

— Et trop de mauvaises vaches qui ne font pas leur *rente*, dit un troisième.

— Et les montagnes qui sont beaucoup trop chères, s'écria un quatrième.

Un autre, vieux bonhomme, grassouillet et souriant, après avoir lentement et philosophiquement vidé son verre, ajouta d'un ton sentencieux :

— Il faut pourtant être juste, le prix des fromages, de vingt francs plus élevé que les années précédentes, fera pourtant que cette année nous perdrons un peu moins que les autres.

Ces discours insignifiants et vulgaires intéressaient quand même l'étranger. Ils lui rappelaient son passé et des souvenirs d'enfance comme quelquefois les sons fugitifs d'une musique lointaine rappellent la patrie absente.

II

Le voyageur restauré et reposé quitta l'asile. Marchant d'un pas allègre en sifflant un air de chasse, il reprit sa route dans la direction de la vallée et arriva bientôt sur les prés de Bière. Il aimait à revoir ces chalets et ces lieux qui, malgré leur aspect aride et sauvage, ne manquent pas de poésie et de charme. Il éprouvait une sensation agréable à respirer la brise fraîche et parfumée des sapins, à voir ces rochers et ces pâturages tapissés de daphné et de thym, à entendre le son des clochettes, le mugissement des troupeaux et jusqu'à la voix d'un taureau en fureur qui, frappant le

sol de son pied et le labourant de ses cornes, mêlait son beuglement à ces agrestes concerts.

Le jeune homme atteignit un autre voyageur. C'était un individu avec le costume, le bâton noueux et tous les attributs du vacher du Jura (fruitier), et portant derrière son dos le légendaire et inséparable *perquet*.

Les deux voyageurs entamèrent la conversation en parlant du temps et d'autres banalités, employées en pareil cas. Le vacher apprit à son compagnon qu'il venait du Pré-de-Denens et qu'il allait porter du beurre au Brassus.

Tout en parlant, ces deux hommes paraissaient s'observer. Le fruitier, après avoir longtemps considéré l'étranger à la dérobée, lui dit :

— Je ne me trompe pas, vous êtes bien Hermann Cluset, du Bas-du-Chenit.

Celui-ci répondit en souriant :

— En effet, vous ne vous trompez pas. Vous, vous êtes Jules Vernon, du Brassus. Je vous ai reconnu d'abord, mais je désirais voir si vous vous remettez qui je suis.

— Je suis bien aise de vous revoir, reprit le fruitier. On a bien souvent parlé de vous. On dit que vous avez été bien loin ?

— En effet, je viens de l'extrémité de l'Afrique. J'ai roulé ma bosse, depuis Madagascar, chez les Zoulous, les Cafres et les Hottentots, jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

— C'est bien loin tous ces pays. Vous devez avoir vu beaucoup de choses intéressantes, et sans doute aussi vous avez ramassé un petit magot ?

Hermann répondit après un moment de silence :

— La fortune n'est pas si facile à atteindre qu'on le croit, souvent elle échappe au moment où on espère la saisir ; mais, d'un autre côté, j'ai vu et appris beaucoup de choses, que j'aurais toujours ignorées. Si nous autres, habitants du Jura, nous avons tort quelquefois de quitter nos montagnes, de laisser un tranquille bonheur pour courir après l'incertain, nous avons tort aussi de ne pas voyager un peu plus. Maintenant que le sifflet de la locomotive réveille l'écho de nos forêts et nous relie avec le monde entier, j'espère que, sans s'expatrier, nos jeunes gens voyageront plus souvent et se familiariseront davantage avec la vie des

grands centres industriels. Ce contact plus fréquent avec les étrangers ne pourra être que très utile au développement de notre vallée.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Quoi qu'il en soit, après avoir parcouru bien des climats divers et visité de riches colonies, après avoir vu une activité dont on ne se fait pas d'idée, les vaisseaux de toutes les nations parcourir les mers, des fortunes se faire et se défaire en un moment, on éprouve un sentiment de plaisir à revoir sa terre natale, à se retrouver dans ce petit vallon perdu au milieu du Jura.

Le vacher, qui avait écouté son interlocuteur avec une grande attention, lui dit en le regardant avec un fin sourire :

— Il y a quelqu'un au Bas-du-Chenit qui vous attend impatiemment et se réjouit de votre retour.

Hermann tressaillit, puis il répondit en rougissant légèrement et après avoir échangé un sourire avec le fruitier :

— Savez-vous comment cela va chez Jean Perrinet ?

— Cela va bien, M^{lle} Claudine vous attend avec joie et avec impatience.

Après une courte pause, Hermann répondit :

— Est-ce que vous avez des nouvelles de Charles Calchat ?

— Non, pas depuis longtemps déjà, répondit Jules Vernon. On dit que depuis votre départ il a essayé d'entrer en relations avec les Perrinet et même de demander Claudine, mais elle a constamment refusé et toujours répète que, vous ayant donné sa parole, elle voulait vous attendre.

Tout en causant, les deux voyageurs étaient arrivés sur le dernier plateau qui domine la vallée. De là ils voyaient le noir Risoux s'étendant indéfiniment à l'horizon, éclairé par les derniers rayons du soleil, descendant lentement derrière les sapins séculaires. Sur la droite, au pied de la côte, le petit et coquet village du Brassus avec ses scies qui crient sous la lime mordante. Dans le fond de la vallée, l'Orbe serpentant au travers de prés dont on commençait la récolte, et des deux côtés des petits groupes de maisons d'où l'on entendait le son cadencé des marleaux battant les faux sur l'enclume.

Hermann s'arrêta ; la vue de ces prairies paisibles où s'était écoulée son enfance lui procurait une vive émotion. Il avait fait

une rude expérience de la vie. Il avait parcouru des pays fertiles et affronté de nombreux dangers. Il avait vu des riches et florissantes cités, contemplé la civilisation dans tout son épanouissement et cependant jamais encore il n'avait éprouvé un charme aussi grand que celui qui l'envahissait en découvrant son hameau natal, la fumée du toit paternel et ces lieux où avait été son berceau.

— Salut, vallée, s'écria-t-il, salut, asile modeste et paisible. Ici je dirai adieu au bruit des cités. Je ne serai plus ballotté par les flots en courroux. Je n'entendrai plus le rugissement des lions et des panthères, ni le cri de guerre des tribus africaines, ni les clameurs de l'homme civilisé. J'espère trouver ce tranquille bonheur qu'en vain je suis allé chercher dans des contrées lointaines. A l'ombre de ces vieilles forêts, je trouverai un abri contre les orages de la vie.

Plus il approchait de ces maisons solitaires et rustiques où il avait éprouvé les premières sensations de la joie et de la douleur, et plus son émotion grandissait. Ce vallon, qui contenait ce qu'il avait de plus précieux au monde, lui paraissait bien préférable aux vastes et fertiles contrées de l'Afrique et lui rappelaient à la fois le bonheur passé et la félicité à venir.

Après un moment d'indécision sur la direction qu'il voulait prendre, Hermann dit à Jules Vernon :

— Je ne passerai pas au Brassus. Je vais directement à la maison. Ne dites à personne que vous m'avez vu. Je désire leur procurer une surprise.

— C'est entendu, dit le vacher.

Et après s'être serré la main, les deux voyageurs se séparèrent. Hermann, prenant un chemin de dévestiture sur la gauche, descendit rapidement la côte.

III

La famille Perrinet possédait une de ces habitations éparses sur la rive gauche de l'Orbe. C'était une maison de construction et d'architecture anciennes, basse et couverte en bardeaux, avec un jardin potager y attenant.

Jean Perrinet, une fourche sur l'épaule, rentrait des champs. De taille moyenne, grisonnant, il paraissait atteindre les soixante

ans, encore vigoureux et alerte. Déposant sa fourche à l'entrée de la grange, où l'on voyait un tas de foin fraîchement ramassé, il entra dans la maison. Là, malgré les apparences rustiques du bâtiment, se trouvait le confort et même un peu de luxe.

Perrinet, fatigué, avait allumé sa pipe et s'était assis près de la fenêtre, d'où, philosophiquement, il contemplait les derniers rayons de soleil éclairant le versant opposé, tandis que la mère Perrinet vaquait aux soins de son ménage. Tout en préparant le souper de la famille, elle disait à son mari :

— Claudine est allée au Brassus. Je devais y aller moi-même, cependant j'ai pensé que c'était mieux qu'elle aille faire les commissions. Cela la distraira ; mais elle reste longtemps.

— Tu as bien fait, repartit le mari. Je m'aperçois aussi que Claudine est distraite. Elle pense sans cesse à son Hermann Closet. Ces jeunes filles, une fois qu'elles ont le mariage en tête, il semble que leur cervelle se tourne de travers.

— Ce n'est pas si surprenant, mon ami, reprit la mère ; Claudine et Hermann s'aiment depuis l'école, elle n'en a point voulu d'autre, et, depuis cinq ans qu'il est parti, elle lui garde son cœur, sa parole et sa foi. Au moment où leurs désirs à tous deux vont être réalisés, un peu d'émotion est permise. A cela se joint aussi un peu d'inquiétude très légitime, car, d'après la dernière lettre d'Hermann, il devrait être de retour depuis trois semaines. Nous devons prier le Dieu qu'il arrive bientôt pour ne pas, plus longtemps, laisser Claudine dans les indécisions angoissantes où elle se trouve et faciliter le plus possible leur mariage et leur établissement.

— Qui te dit le contraire, répondit Perrinet d'un ton bourru. On dirait que je ne tiens pas autant que toi à l'avenir de notre Claudine. Je ne cache pas qu'au commencement j'aurais, pour elle, préféré Aloys Calchat, mais, puisqu'elle ne l'a pas voulu, nous n'en parlons plus. Mon intention est bien aussi de les marier et de les établir le plus promptement possible. Le menuisier est tout prêt pour faire le nécessaire. Qu'Hermann arrive seulement et nous les arrangerons.

Jean Perrinet venait de rallumer sa pipe, lorsque des pas se firent entendre dans le corridor, et Claudine entra bruyamment. C'était une belle fille de vingt-cinq ans, aux yeux noirs et vifs,

aux traits fins et à l'air intelligent. Vêtue avec goût et simplicité, elle portait un panier contenant des provisions qu'elle déposa sur la table.

Son père remarqua que, plus encore que d'habitude, la jeune fille paraissait préoccupée et en proie à une agitation inaccoutumée. Tournée sans cesse contre la fenêtre, son regard semblait interroger les voyageurs circulant sur la route qui conduisait de l'autre côté de la vallée.

— Quoi de nouveau au Brassus ? lui demanda son père.

— Oh ! papa, répondit vivement la jeune fille, il y a du nouveau. Imaginez. J'ai rencontré Jules Vernon qui m'a dit qu'il venait de descendre le Marchairuz avec Hermann Closet. J'espère qu'il ne tardera pas de venir nous voir.

Perrinet, qui avait laissé éteindre sa pipe, se contenta d'ajouter en la rallumant encore une fois :

— C'est bien le moment qu'il arrive.

Pendant cela, la mère Perrinet avait préparé la table et servi le souper. Ils venaient de terminer leur repas, lorsque l'on frappa à la porte, et un homme entra. C'était le voyageur avec qui le lecteur a déjà fait connaissance.

En criant « entrez », la jeune fille s'était cachée derrière un rideau. Hermann, étonné d'abord, finit par apercevoir la figure souriante de Claudine, qui vint se jeter dans ses bras en disant :

— Je savais que tu étais arrivé, Hermann, je t'attendais ce soir.

— Et comment as-tu pu le savoir ? répondit le jeune homme.

— Jules Vernon, que j'ai rencontré au Brassus, m'a dit qu'il t'avait vu sur la route du Marchairuz.

— Ah ! le farceur m'a manqué de parole, il m'avait promis de garder le secret. Il paraît que nos gens ne veulent pas mentir à leur réputation de babillards. Mais enfin, ils ont assez de qualités pour qu'on leur pardonne ce petit défaut.

IV

Hermann Closet était un enfant du Bas-du-Chenit. Ayant de très bonne heure perdu son père, sa jeunesse, comme celle de beaucoup d'autres, avait par moments été monotone et pénible. Sa mère, dont les ressources étaient très limitées et n'avait pas le choix des vocations pour son fils, s'estima fort heureuse lorsqu'à

dix-sept ans elle put le placer en apprentissage chez un horloger. Il se mit avec courage au travail, mais les commencements furent d'autant plus difficiles qu'une crise sérieuse commençait à sévir sur cette belle industrie. Les beaux horlogers de la Vallée de Joux, ne pouvant lutter contre la concurrence que faisaient les fabriques étrangères, voyaient baisser constamment le prix de leur travail.

Hermann aimait Claudine Perrinet, et son affection était partagée. Ils ne cachaient pas leurs sentiments. Dans les veillées du soir et aux promenades du dimanche, ils se faisaient part de leurs projets d'avenir. Seulement, pour les réaliser, ils attendaient des jours prospères qui ne venaient pas. Au lieu de se relever, l'industrie horlogère semblait baisser toujours davantage et n'offrait que des bénéfices de plus en plus restreints. Les années s'écoulaient sans amener de changement, mais l'amour et l'espérance des deux jeunes gens ne perdaient rien de leur vivacité.

Un autre jeune homme, Aloys Calchat, avait jeté les yeux sur Claudine. Il avait recherché sa compagnie et était venu quelquefois à la maison Perrinet. Calchat possédait une maison avec quelques terres et, comme on dit, avait des avances. Sa position matérielle était donc supérieure à celle d'Hermann. Aussi, le père Perrinet, en homme positif et pratique, lui donnait la préférence. Il le voyait venir avec plaisir et cherchait à engager sa fille à accepter ses avances, mais celle-ci en avait décidé autrement. Elle avait donné son amour et son cœur à Hermann Closet et voulait les lui conserver envers et contre tous.

Heureux de l'amour de Claudine, Hermann souffrait cependant beaucoup de ne pouvoir s'unir à elle. Il n'ignorait pas l'opposition indirecte de Perrinet, mais, tout en en étant profondément peiné, il reconnaissait le bien fondé d'une partie des motifs allégués en faveur de son rival. Il essayait d'améliorer sa position, mais en vain, la crise industrielle devenait toujours plus intense et les bénéfices journaliers toujours plus réduits.

C'est alors que, dans le but de se procurer un petit avoir, avec lequel, au bout de quelques années, il viendrait épouser Claudine, il conçut le projet de s'expatrier. Il en fit part à la jeune fille, qui l'approuva complètement. Elle lui promit de l'attendre aussi longtemps que cela serait nécessaire à la réalisation de leurs vœux.

Hermann avait eu un ami à Madagascar. Il avait entendu parler de cette contrée comme d'une colonie où un horloger intelligent ferait des affaires. Il fit rapidement ses préparatifs et, après avoir fait de tendres adieux à Claudine, il partit.

Calchat crut pouvoir mettre à profit l'absence de son rival, mais ayant, devant la volonté bien arrêtée de Claudine, reconnu l'inutilité de ses efforts, il quitta la contrée et alla travailler dans le canton de Berne.

V

Les premiers épanchements du bonheur de se retrouver après une si longue absence et les premiers moments de l'émotion du retour étant passés, les deux fiancés, assis l'un à côté de l'autre, leurs bras entrelacés et leurs visages rapprochés, donnaient essor à leurs sentiments si longtemps contenus.

Pendant cela, la mère Perrinet trottinait empressée. Elle avait tiré de son armoire une nappe blanche et propre qu'elle déplia sur la table et sur laquelle elle plaça, symétriquement rangées, des assiettes et tout ce qu'elle possédait de plus fin en fait de vaisselle. Ensuite, elle apporta une carafe d'un vin pétillant, un saucisson appétissant réservé pour les grandes circonstances et un morceau de fromage des Grands Plats.

Quand tout fut prêt, le père Perrinet, posant sa pipe, pria son hôte de se mettre à table. Le repas fut gai et la conversation animée. Lorsque les appétits commencèrent à être satisfaits et qu'on eut trinqué à la ronde, Perrinet demanda au jeune homme des détails sur ses voyages, dont il ne connaissait que les faits principaux. Hermann écrivait rarement, il n'avait donné que des nouvelles incomplètes de ses aventures. Aussi ne se fit-il pas prier pour satisfaire au vœu de ses hôtes, et il commença le récit suivant :

— Vous savez que quand j'ai pris le parti de m'expatrier pour tenter l'inconstante fortune, je me décidai pour Madagascar. Je pris cette détermination, parce que je savais que des horlogers avaient réussi à y faire de bonnes affaires et que, d'après leurs rapports, il y avait de l'argent à gagner.

Je m'embarquai à Marseille et passai par Suez. Je vis ainsi Alexandrie et la Basse-Egypte. Nous naviguâmes ensuite sur la

Mer Rouge, suivant la côte de l'Arabie ; nous passâmes Bab-el-Mandeb, entrâmes dans l'Océan Indien et, après quarante jours de navigation, je débarquais à Madagascar.

Je m'établis comme *rhabilleur* à Tarancoa. Je fis ensuite venir quelques montres d'Europe que je vendis en réalisant des bénéfices. La vie était assez facile. Les Malgaches, qui forment la principale population de cette grande île, sont un peuple doux et paisible. Quoique, sur quelques points, meurtrier pour les Européens, le climat est très bon et la végétation magnifique.

J'y étais depuis deux ans. Je commençais à me former aux mœurs du pays et à faire des affaires, lorsque je fis la connaissance d'un individu, originaire de la Suisse allemande, nommé Furmann. Il était horloger lui aussi, et, après avoir voyagé pour le commerce des montres, il s'était établi à Fanantara, ville sur la rive de l'Océan Indien. Ayant entendu parler de mon établissement, il vint me voir à Tarancoa. Il était aimable, beau parleur, il paraissait avoir acquis beaucoup d'expérience et une grande pratique du commerce de l'horlogerie.

Il me représenta les avantages qu'il y aurait de nous associer pour ne pas nous faire concurrence, et les brillantes affaires que nous pourrions réaliser avec la vente des montres. Son raisonnement, confirmé par ma propre expérience, me paraissait juste. Aussi je me laissai persuader. Je fis venir quelques montres de Neuchâtel. Furmann les plaça dans l'île en réalisant des bénéfices. Nous fîmes une seconde expédition qui réussit de la même manière. Encouragé par ces débuts, je fis une commande importante de montres d'Europe que mon associé devait aller vendre dans les villes de la côte du sud de l'Afrique.

Il fit ses préparatifs et partit. Six mois se passèrent sans nouvelles de lui. J'étais encore sans inquiétude. Je savais que son voyage pourrait être plus long que nous n'avions prévu et que Furmann était exposé à des retards de natures diverses. Cependant, lorsqu'une année fut près d'être écoulée, je commençai à être inquiet. Je découvris que mon homme avait pris certaines mesures prouvant son intention de ne pas revenir. Aucune illusion ne fut plus possible. J'avais été roulé par un habile escroc. J'étais dépouillé, presque tout mon travail de trois ans y passait.

Je reconnus ma naïveté d'avoir donné ma confiance à un ha-

bleur, faiseur de belles phrases. C'est notre côté faible à nous habitants des hautes vallées du Jura. Sans expérience de la vie réelle, nous entrons dans la lutte pleins d'illusions. Manquant de confiance en nous-mêmes, nous la donnons au premier venu qui essaie de nous dépouiller en se moquant de nous. Voilà pourquoi nous avons toujours échoué comme commerçants et pourquoi nous sommes restés tributaires de contrées et de gens moins habiles industriels que nous, mais plus versés dans le négoce.

J'éprouvai un profond chagrin, cependant je ne me décourageai pas. Seulement, j'aurais dû prendre bonne note de la leçon et rester où j'étais, mais n'ayant encore qu'une demi-expérience, je devais l'acquérir complète. Dans mon irritation contre Furmann, je voulus aller à sa poursuite. J'espérais l'atteindre et lui faire rendre gorge. Seconde illusion, aussi grande que la première. Comme si le monde n'était pas assez grand pour qu'un homme puisse échapper à mes recherches.

Je réalisai le peu que je possédais et me rendis à Port-Natal, où je savais que Furmann avait débarqué. J'appris qu'il avait séjourné quelque temps et fait des affaires dans cette ville, mais qu'il était parti pour Zoula. Je pris la même direction. Là aussi j'obtins quelques renseignements sur mon homme, qui devait s'être avancé dans l'intérieur, échangeant des montres contre les produits du pays.

Je m'engageai donc à travers la Cafrerie maritime, dans la direction du sud. J'errai un peu au hasard, traversant ces tribus nomades et guerrières des Koassas, des Tambouki, des Mambouk, etc., m'arrêtant dans tous les établissements européens. Je croyais être sur la trace de Furmann, mais, comme une ombre trompeuse, il fuyait constamment devant moi.

Pour voyager dans ces vastes contrées à moitié désertes et peuplées d'un grand nombre de bêtes féroces, parcourues par des troupes d'éléphants et de rhinocéros, j'avais engagé un Cafre avec deux mules. Nous étions armés. La nuit, nous bivouaquions autour de feux qui éloignaient les fauves, dont on entendait les rugissements. Nous trouvions facilement, avec les fruits de l'Europe, des bananes, des figues de l'Inde, des dattes, etc. Quelquefois aussi, avec nos fusils, nous réussissions à abattre un

gnou ou un antilope, dont nous apercevions de grands troupeaux parcourir les plaines que nous traversions.

Nous voyagions ainsi depuis deux semaines. Nous approchions de la limite des colonies anglaises du Cap. Ma santé avait été bonne, cependant, depuis quelques jours, je ressentais des tiraillements d'estomac, une grande altération et une diminution de forces. Il faisait une chaleur intense. Nous venions de traverser une immense plaine, déserte et sans eau. Lorsque, le soir, nous atteignîmes un bois de baobabs, j'étais anéanti. Je me jetai sur le sol dans un état de prostration complète, en proie à une violente fièvre.

Mon guide parut compatir à mon état ; il me procura quelques fruits et de l'eau fraîche qui me firent beaucoup de bien, et bientôt je tombai dans un sommeil agité et profond.

Quand je me réveillai, l'aurore blanchissait l'horizon. J'avais le cerveau alourdi. Je ne pus que lentement reprendre le fil de mes idées. Le sentiment de ma position me revint par degré. J'étais couché sur un lit de feuilles, mais je me sentais sans force, dévoré de la fièvre et d'une soif ardente, incapable de me lever et de faire aucun mouvement.

J'étais seul, les feux allumés étaient éteints. Je m'aperçus que mes armes et mes quelques bagages avaient disparu. Un vague pressentiment m'annonçait que mon guide m'avait abandonné. En effet, il était parti avec les mules, après avoir eu soin de m'alléger du peu d'argent qui me restait et de ne me laisser que les vêtements les plus indispensables.

— Oh ! que c'est horrible, interrompit Claudine, d'ainsi dépouiller un homme.

Hermann reprit en souriant tristement :

— Cela peut paraître horrible, en effet, mais, pour celui qui, comme moi, connaît les mœurs de ces peuples et l'humanité en général, je lui dois encore une profonde reconnaissance. J'étais en son pouvoir, il lui était facile de se débarrasser de moi, mais le Cafre n'est pas sanguinaire de sa nature. Il n'était pas insensible à tout bon mouvement. Ému de pitié, il m'avait couché sur un lit de feuilles sèches et placé à côté de moi unealebasse pleine d'eau, avec quelques fruits. C'est à ces précautions que je dois d'être ici. Dans ces pays et dans beaucoup d'autres, la vie

d'un homme pèse peu dans la balance. Je suis persuadé que si ma mort lui avait rapporté le plus léger profit, il n'aurait pas hésité un instant à me la donner.

VI

Hermann cessa un moment de parler ; après avoir bu un verre et trinqué à la ronde, il reprit son récit.

— Je me vis donc seul, malade, abandonné, incapable de me lever. J'entendais les rugissements des panthères et des léopards qui rôdaient dans les environs, flairant une proie. Aucune illusion n'était plus possible, ma position était désespérée.

Que de pensées diverses m'assaillirent à ce moment suprême ! Je pensais à ma patrie que je ne reverrais pas, et à toi, chère Claudine, qui pleurerais sur mon sort ignoré. Le sentiment de mourir inconnu, oublié et misérable dans ces lointaines solitudes, loin de toi et des miens, me fit verser quelques larmes, mais le souvenir de ce Dieu tout puissant qui tient en sa main les destinées des hommes me fit du bien. Lui ayant adressé une fervente prière, je me trouvai plus calme. Je bus alors un peu d'eau et mangeai un fruit ; me sentant soulagé, je me recouchai et attendis, plus tranquille, le sort qui m'était réservé.

Je tombai dans un engourdissement qui n'était qu'un demi-sommeil. Je perdis la connaissance de ma position. Je n'entendais plus qu'un bourdonnement sourd. Le temps ne comptait plus et je passai ainsi une grande partie de la journée. Le soleil descendait lorsque des bruits rapprochés me réveillèrent de ma torpeur et, en attirant mon attention, me rendirent au sentiment de la réalité. J'entendais distinctement des pas et des voix d'hommes qui s'approchaient. J'ouvris lentement les yeux et, imaginez ma surprise et ma stupeur en découvrant devant moi une demi-douzaine de bipèdes, noirs et velus, qui me regardaient d'un air, en apparence du moins, fort peu sympathique.

Ces bipèdes appartenaient bien à l'espèce humaine, mais présentaient, je crois, le type le plus remarquable qui existe par sa laideur. Imaginez des hommes noirs, les pommettes saillantes, le nez aplati, les lèvres grosses et proéminentes, et vous éprouverez une véritable frayeur. Mais, habitué déjà à ces visages, je reconnus tout de suite que j'avais à faire à des Hottentots.

Cependant je n'étais pas sans inquiétude, si j'étais tombé entre les mains des Bosjémans c'en était fait de moi. Je n'ignorais pas que ces Bosjémans, qui sont les plus sauvages et les plus farouches de tous les peuples d'Afrique, erraient dans les montagnes à la limite de la colonie du Cap où nous devions nous trouver, mais je fus rassuré en reconnaissant que j'avais à faire à des naturels établis dans la colonie. Ceux qui vivent sous la domination anglaise ont accepté la civilisation et la religion de l'Europe.

Je reconnus que leurs intentions n'étaient nullement malveillantes. C'était une petite caravane qui s'en retournait de chez les Cafres du littoral où elle était allée échanger des marchandises. Elle avait fait halte dans les environs et, par hasard, avait découvert ma retraite. Je n'étais donc pas pour ces hommes un ennemi.

Avec un peu d'anglais et quelques mots de cafre je parvins à leur expliquer ma position. Après s'être concertés, ils m'expliquèrent que non seulement ils ne me feraient aucun mal, mais qu'ils voulaient me transporter à l'établissement le plus rapproché de la colonie. Je les remerciai bien sincèrement, car c'était la seule chance de salut qui me restait.

J'étais toujours en proie à la fièvre et dans l'impossibilité presque absolue de me mouvoir. Ces Hottentots me firent avaler quelques gouttes d'une espèce de whisky qui me réconforta un peu. Ensuite, amenant une de leurs mules, ils m'aidèrent à monter dessus et, pour plus de sûreté, ils m'attachèrent solidement. Nous nous mîmes en route et pendant trois jours nous voyageâmes de la même manière, nous arrêtant la nuit dans les bois et allumant des feux. Mes nouveaux camarades me prodiguèrent tous les soins en leur pouvoir ; le soir ils me préparaient une couche de mousse ou d'herbe sèche, me faisaient boire du whisky et manger des fruits ou des tranches de viande salée.

J'étais profondément touché des soins donnés par ces hommes placés au dernier échelon de l'espèce humaine. Quant je leur témoignais ma reconnaissance, ils m'imposaient silence en m'expliquant qu'ayant étudié les principes de l'Evangile et de la charité, ils ne faisaient que les mettre en pratique.

Que ces paroles étaient touchantes dans la bouche de ces hommes primitifs, élevés dans les forêts africaines. Ils me faisaient sentir la beauté et la supériorité de cette religion que nous déda-

gnons et négligeons beaucoup trop. Combien d'hommes plus civilisés qu'eux, qui se disent chrétiens, n'en pratiquent pas si consciencieusement les préceptes.

Le troisième jour nous arrivâmes à Friederichsberg ; les Hot-tentots me déposèrent dans une espèce d'ambulance ou hôpital public. Les émotions du voyage avaient surexcité mes forces, mais elles m'abandonnèrent complètement. La fièvre se déclara d'une manière intense. Je fus plusieurs semaines entre la vie et la mort ; ma convalescence fut longue, ce ne fut qu'au bout de deux mois que je pus quitter l'hôpital.

Sans ressources, j'écrivis au consul suisse du Cap. Il me fit passer quelques secours qui me permirent de me rendre dans cette ville. Je voyageai à pied et à petites journées. Ce voyage à travers ces pays si différents du nôtre, quoique long et pénible, ne fut pourtant pas sans charme. Là s'étale une végétation dont vous ne pouvez vous figurer ni la richesse ni la magnificence. On y voit des champs d'indigo et de canne à sucre à perte de vue, et on y récolte tous les produits d'une nature féconde. Le soir je couchais dans les fermes et même quelquefois à la belle étoile, à l'ombre des baobabs. J'aimais à entendre rugir le lion et glapir le chacal, dans les forêts, à voir bondir les troupes de gazelles, les singes gambader dans les branches des eucalyptus et d'énormes serpents s'enrouler autour des tiges des cocotiers.

Après vingt-cinq jours de marche, j'arrivai à la ville du Cap. Je pus entrer chez un horloger, suisse d'origine. Je m'associai ensuite avec lui et c'est là que j'ai ramassé le bien petit pécule que je rapporte et qui est loin de représenter la modeste fortune que je rêvais à mon départ. Je dois ajouter que jamais je n'ai entendu reparler de mon ancien associé Furmann.

Pour compléter mon récit, j'ajouterai encore qu'à mon retour, nous avons été assaillis par une tempête terrible. Pendant trois jours, abandonné à lui-même, le vaisseau a été ballotté sur les flots. Rien de plus imposant et de plus terrible que cette mer en courroux, qui menace à chaque instant de nous engloutir. Le temps s'étant calmé, nous avons pu atteindre l'île de Sainte-Hélène où nous avons relâché quelques jours. C'est ce qui a retardé mon arrivée et a été la cause de vos inquiétudes.

VII

Ce récit avait à un haut degré intéressé la famille Perrinet. Claudine était surtout vivement émue. Il lui semblait voir son fiancé dans les lieux qu'il décrivait et partager ses dangers. Il avait cessé de parler que, les yeux fixés sur les siens, elle croyait encore entendre le son de sa voix.

Le père Perrinet, après avoir rempli les verres et trinqué de nouveau, dit :

— Il paraît que dans ces pays les fortunes ne se ramassent pas aussi vite qu'on le croit ?

— Vous avez raison, répondit Hermann. Cependant on ne se figure pas l'activité extraordinaire et même fiévreuse qui règne dans ces grands ports des mers lointaines, fréquentées par les Européens. Des fortunes s'y créent rapidement c'est vrai, mais elles s'écroulent plus facilement encore.

Nous ne sommes pas bons pour ce métier, nous autres montagnards. Trop naïfs et trop confiants nous allons au jeu à la bonne *franquette*. Nous remarquons trop tard que nous sommes entourés de pirates et que, pour réussir, il faut être plus pirate encore. C'est une course âpre, serrée ; il faut mettre de côté certains scrupules. Des principes de l'honnêteté, pas trop n'en faut, pour réussir là-bas.

— J'ai toujours pensé, reprit Perrinet, que partout les pierres étant dures, le mieux encore pour nos jeunes gens est de rester dans notre Vallée.

— C'est juste, à certains égards, répondit Hermann, mais pour faire des affaires ici, il est bon, nécessaire même d'avoir un peu voyagé et acquis un peu d'expérience. C'est ce défaut de connaissance de la vie pratique qui a empêché la réussite de beaucoup de nos entreprises et à notre industrie de prendre toute l'extension qu'elle comporte.

Tous les membres de la famille, Claudine en particulier, pressaient Hermann de questions, sur les dangers qu'il avait courus, sur les farouches Bosjemans, sur les lions et autres bêtes féroces, etc. Ils lui demandaient de nombreux détails sur les habitants et les mœurs de ces pays. Il répondit à toutes leurs questions, leur expliquant ensuite comment, dans ces contrées, on est exposé à

des tremblements de terre, à des inondations et à beaucoup d'autres calamités; mais, ajouta-t-il, ce qu'il y a encore de plus terrible, ce sont les cyclones.

— Qu'est-ce que cela un cyclone ? demanda Claudine.

— C'est un phénomène terrible, difficile à vous expliquer. C'est une espèce d'ouragan qui éclate d'une manière subite, tournoie et passe rapidement, brisant, déracinant les arbres, renversant les maisons et dévastant tout sur son passage. J'ai vu des villages et même des villes entièrement détruites en quelques secondes et ne présentant plus qu'un amas de ruines.

— Ah ! j'ai lu quelquefois dans les journaux des récits de ce genre, dit Perrinet, mais j'ai toujours pensé que c'était beaucoup exagéré, car on a peine à comprendre quelque chose de semblable.

— Ce n'est pas exagéré, répondit le jeune homme; j'ai vu de mes yeux les effets de ce terrible phénomène dont vous ne pouvez vous faire une idée exacte.

— Oui, mais, reprit Perrinet, c'est quelque chose qui n'arrive que dans les pays chauds. Rien de pareil ne s'est vu et ne se verra dans nos contrées.

— Espérons-le et désirons qu'il en soit ainsi, dit Hermann, sous forme de conclusion.

L'entretien continua un moment encore sur le même sujet. Perrinet le changea en disant :

— Ce n'est pas le tout, le passé est passé, il faut s'occuper de l'avenir. Que pensez-vous faire maintenant ?

Après avoir regardé Claudine en souriant, Hermann répondit :

— Avec votre permission, je compte épouser bientôt Mlle Claudine Perrinet et, puisque cette longue et malheureuse crise a cessé et qu'il y a de l'ouvrage pour tout le monde, je pense continuer mon métier d'horloger. Mettant à profit ce que j'ai appris dans mes voyages, j'essayerai de fonder un petit commerce et de profiter de mes relations dans l'extrême Afrique pour ouvrir un nouveau débouché à notre industrie.

— Voilà qui est bien parlé, s'écria Perrinet. Je ne vous cache pas que, n'ayant qu'une fille, je n'aurais pas aimé la voir s'éloigner de la maison. D'après ce que vous dites, le mieux est que vous vous mariiez sans trop tarder. Préparons-nous seulement.

La conversation continua gaie et animée ; il était une heure avancée quand, après avoir tendrement embrassé Claudine, Hermann se retira.

VIII

Quelques semaines se sont écoulées. On était au dix-neuf août. A part quelques marais des bords de l'Orbe, la récolte des fourrages était terminée. Hermann, qui faisait de fréquentes visites à Claudine, était venu dans l'après-midi.

Les deux fiancés étaient joyeux. Le père Perrinet, de bonne humeur ce jour-là, leur avait parlé en ces termes :

— Mes enfants, le moment est arrivé de penser à célébrer votre mariage.

Hermann, après avoir, en souriant, regardé Claudine qui baissa timidement les yeux, répondit :

— Vous savez, père Perrinet, que c'est le but de nos vœux et que nous attendons ce jour avec impatience.

— Je n'en doute pas, mais ce n'est pas le tout de désirer, il faut penser au côté sérieux et pratique. Aussi, pendant que vous vous becquetez comme deux tourtereaux, je me suis occupé de préparer le nid.

Puis, invitant les deux jeunes gens à le suivre, Perrinet les conduisit dans la partie supérieure de la maison, sous le pignon, où, à leur intention, il avait terminé un appartement petit et modeste, mais joli, composé de deux chambres et une cuisine. Cet appartement, meublé à neuf, semblait préparé pour une lune de miel et attendre l'arrivée d'un jeune couple.

— Voilà, disait Perrinet, une douzaine de chaises, voilà un lit, une table ronde, une carrée, etc.

Puis, continuant l'inspection, il leur fit voir une armoire contenant de la vaisselle, une autre du linge, un *établi*, préparé pour un horloger, etc. L'examen terminé, Perrinet ajouta :

— C'est petit, mais c'est suffisant pour commencer.

— C'est plus que suffisant, c'est même magnifique, répondit Hermann, et, serrant sa fiancée dans ses bras, il ajouta :

— J'aurai enfin un asile assuré contre les Bosjemans et les lions du Cap.

Et les deux jeunes gens d'embrasser affectueusement le bon papa qui, ému, ajouta :

— Ce n'est pas tout encore, à quand voulez-vous fixer la noce ?

— Nous avons pensé à jeudi de la semaine prochaine.

— Eh bien, va pour jeudi ; ça se rencontrera bien, on aura fini de faner, conclut Perrinet.

La conversation s'engagea sur les détails de la cérémonie. Les plus proches parents seraient invités. Après la cérémonie chez l'officier de l'état-civil et avoir fait bénir le mariage au temple du Brassus, on irait dîner au Pont et faire le tour du lac. Tous ces détails fixés, Hermann ajouta :

— Eh bien, c'est convenu pour jeudi, s'il ne survient pas d'empêchement.

— Il faut bien espérer qu'il n'en surviendra pas, dit Perrinet. Puis, riant malignement et d'un air un peu narquois, il ajouta :

— En tout cas, j'espère bien que ce ne sera pas un de vos cyclones d'Afrique qui empêchera la noce.

Là-dessus Hermann partit en riant, promettant de revenir dans la soirée.

La journée avait été étouffante. Il soufflait par intervalle des bouffées d'un vent chaud rappelant le sirocco. L'atmosphère était saturée de miasmes. Tout le monde éprouvait ce malaise, précurseur ordinaire des troubles violents de la nature et annonçant quelque chose d'extraordinaire.

Vers le soir, des nuages noirs commencèrent, comme un sombre linceul, à s'étendre sur les montagnes. Des éclairs illuminaient sans interruption la Vallée, projetant une fauve lueur sur la verdure de ses sapins. On eût dit un vaste embrasement de l'horizon.

Ce spectacle avait quelque chose de terrible et d'imposant à la fois. On eût cru voir des myriades de gigantesques éclairs fulgurants, irisant le lac, courant sur les prés verts, dansant sur les coteaux et dans les forêts.

La famille Perrinet avait considéré ce spectacle avec une grande inquiétude. Un pressentiment secret lui annonçait que quelque chose de grave se préparait. A la nuit close, ils rentrèrent dans leur appartement. Les éclairs, rouge foncés, continuaient avec une intensité grandissante, mais sans éclat de tonnerre. On entendait

seulement un bruit sourd, comme les décharges éloignées de nombreuses pièces d'artillerie, ou comme celui d'un terrible ouragan de grêle s'abattant dans les environs.

Vers huit heures, il tomba quelques gouttes de pluie mélangées de rares grêlons. Immédiatement après, le bruit redoubla avec une intensité extraordinaire, comme si cent ouragans se déchaînaient à la fois. La maison, ballottée, paraissait vouloir se disloquer sous les efforts d'une puissance mystérieuse et irrésistible. Les portes craquaient, les fenêtres volaient en éclats. Il semblait que le globe tout entier s'émiettait et allait tomber en poussière.

Perrinet, effrayé, suivi de sa femme et de Claudine affolées, sortit pour se rendre compte de ce qui se passait. Arrivé dans le corridor son falot s'éteignit. Il voulut ouvrir la porte d'entrée, mais impossible, elle était cancelée par l'orage. Pendant cela, le fracas avait redoublé. Il y eut un craquement épouvantable suivi d'un sifflement terrible, strident, puis ce fut tout.

Perrinet parvint à rallumer sa lampe et voulut revenir à son appartement, mais quel ne fut pas son effroi en voyant que le plafond s'était écroulé, que le lit, les meubles, le canapé sur lequel un instant auparavant il était assis, étaient brisés sous la poutraison effondrée et ensevelis sous un tas de débris.

Etonné, confondu, il se mit à regarder autour de lui. Apercevant la lueur d'un incendie, il crut que le feu était à sa maison. Impatient et fiévreux il entra dans la grange, il examina partout sans découvrir de feu. Il monta au fenil, regarda de nouveau, fureta dans tous les coins et recoins sans apercevoir aucune trace d'incendie. Il allait redescendre, lorsque, à sa grande surprise et à sa profonde stupeur, il reconnut que la lueur qu'il avait aperçue était dans l'éloignement et qu'au-dessus de lui il vit un ciel étoilé.

Plus de doute et pas d'illusions possibles, le toit et toute la charpente de son bâtiment avaient disparu. Il ne possédait plus de maison. Il ne restait qu'un tas de débris et de ruines.

IX

Perrinet ne se trompait pas, il venait de passer sur sa maison un des plus terribles phénomènes, connus dans les pays équato-

riaux, mais que les annales des peuples n'avaient jamais signalés dans notre Jura et dans les pays circonvoisins.

Ce phénomène, que les Espagnols appellent tornado, l'Académie française cyclone et les savants une trombe électrique, venait de s'abattre sur les hautes vallées du Jura.

Ayant pris naissance en France et après avoir causé d'immenses désastres à la ville de Saint-Claude, ce cyclone suivit la chaîne du Jura et pénétra à la Vallée de Joux par le bois d'Amont, en arrachant, broyant, brisant et démolissant tout ce qui se trouvait sur son passage. Quelques secondes, selon les uns, quelques minutes d'après les autres, suffirent pour accomplir cet immense désastre. Les belles forêts du Carroz et de Pré-Rodet furent anéanties avec une partie de celles de Mézery et de la Combettaz.

De là, le cyclone se dirigea par la rive gauche de l'Orbe, renversant toutes les maisons jusqu'au Crêt-des-Lecoultré. Là, déviant sur la droite, il passa l'Orbe, se dirigea à l'Est, touchant quelques bâtiments au nord du village du Brassus et ne laissant que des ruines aux hameaux du Crêt-Meylan et du Campe. Une cinquantaine de maisons furent ainsi détruites et une vingtaine d'autres fortement endommagées.

Depuis le Campe, le cyclone, prenant la côte en écharpe, continua ses ravages au travers des bois des Mollards, des Esserts, des Bioux-Dessus, brisant et déracinant les arbres, démolissant les chalets et anéantissant presque en totalité le grand bois à ban de l'Abbaye, une des plus belles forêts de la contrée. On aurait dit une faux gigantesque qui, manœuvrée par une puissance dévastatrice, avait tracé un vaste sillon.

Le lendemain, ce sillon présentait un spectacle impossible à décrire. Les prés étaient jonchés de débris de meubles, de charpentes, de planches, jetés, plantés en terre. On eût dit un champ de bataille de géants. Tandis qu'on découvrait dans les forêts, jusque dans les localités éloignées, des débris de toitures et de mobiliers détruits.

Incapable de se rendre un compte exact de ce qui venait de s'accomplir, la famille Perrinet fut atterrée. Frappée de stupeur, elle eut un moment la conviction que c'était la fin de toutes choses. Un moment aussi ils crurent être les seuls atteints, mais ils ne tardèrent pas à être détrompés. Des clameurs étranges se faisaient

entendre. Un long cri de détresse retentit dans toute la vallée. Aux maisons les plus rapprochées, des voix désespérées appelaient au secours. On commençait à voir circuler du monde avec des falots, courant, appelant, empressés et effrayés.

Des pas rapides résonnèrent sur le chemin qui conduisait à la maison et Hermann arriva haletant, essoufflé. D'un coup d'œil il se rendit compte du désastre qui frappait la famille Perrinet. Après avoir serré tendrement Claudine en larmes, il dit :

— Du courage, maintenant, vous êtes sans asile, la première chose est d'en trouver un. De l'autre côté de l'Orbe nous sommes moins fortement atteints. Il y a place chez ma mère pour vous recevoir et vous héberger.

Il leur expliqua que, sans nouvelles certaines sur l'importance des dégâts, il estimait néanmoins qu'ils devaient être considérables. Il était pour le moment impossible d'être renseigné d'une manière exacte, les arbres déracinés et les débris des maisons, qui encombraient les chemins et les prés, rendant la circulation très difficile.

Après avoir décidé la famille Perrinet à accepter l'hospitalité chez sa mère, Hermann alla rapidement voir ce qui se passait dans les environs et si, parmi tant de désastres, son aide ne pourrait pas être utile. Il se dirigea du côté d'une maison voisine où l'on appelait au secours. Le propriétaire, pris sous les débris de la charpente de son bâtiment, était en grand danger. Hermann, avec quelques autres hommes, parvinrent à le retirer, blessé, mais la vie sauve.

Un peu plus loin, un père de six enfants, après en avoir sauvé cinq, cherchait, parmi les débris de toutes sortes qui remplissaient son appartement, le sixième, un bébé de six mois. Il eut la satisfaction de retrouver le berceau renversé, mais l'enfant sain et sauf.

Partout des gens affairés, désolés, pleurant sur les restes écroulés de leurs habitations. Partout le terrain jonché de débris et les arbres couchés en travers des routes. Le joli hameau du Crêt-des-Lecoultre n'était qu'un monceau de ruines.

Hermann revenait des pays lointains, il avait bravé les bêtes fauves et affronté des dangers de toute nature, mais jamais encore un pareil spectacle ne s'était offert à ses yeux.

X

Le lendemain, comme cela a lieu presque toujours après les grandes agitations atmosphériques, une pluie diluvienne se mit à tomber, augmentant le désordre indescriptible de cette nuit terrible. En pénétrant par torrents dans les bâtiments privés de leur toiture, l'eau acheva de détériorer et de détruire ce qui, du mobilier et des appartements, aurait pu encore être préservé. Après avoir pris toutes les mesures pour loger convenablement la famille de sa fiancée, après une nuit agitée, fiévreuse, préoccupé par les événements extraordinaires et sinistres qui frappaient la contrée, Hermann était venu voir les ruines de la maison de son futur beau-père. Il constatait avec une profonde tristesse que le désastre était beaucoup plus complet et plus grand qu'il n'avait cru d'abord. La maison était presque rasée. Les chambres écroulées étaient remplies de tas de débris. Il ne restait que les murs dénudés. Quelques colonnes se dressaient seules et dépouillées dans les airs.

Le petit appartement bâti pour lui et Claudine avait disparu. Le joli mobilier préparé par la prévoyance de Perrinet avait été, en quelques secondes, enlevé par le terrible cyclone, emporté dans les airs, pulvérisé, anéanti. Et la noce qui devait avoir lieu quelques jours plus tard ? Ce riant avenir, tout était disparu, évaporé comme un beau rêve dont il ne reste plus qu'un vague souvenir.

Hermann contemplait d'un œil morne son bonheur et ses espérances évanouies à jamais. Car, en ce moment, devant ce désastre, il ne croyait plus possible à un retour et à une réparation. Cet homme, qui avait surmonté des dangers de toutes sortes, affronté les déserts et les mers, se sentait maintenant écrasé et vaincu. Appuyé contre le mur croulant de cette maison effondrée, qui devait être la sienne, une profonde tristesse s'empara de lui, des larmes commencèrent à couler de ses yeux.

Déjà le télégraphe avait porté dans tout le pays la nouvelle du désastre qui frappait cette malheureuse contrée. Des visiteurs commençaient à arriver apportant, les uns des secours matériels, les autres des consolations. Un étranger, d'une soixantaine d'années, en tube et habit noir, les cheveux et la barbe grisonnants, arriva devant la maison Perrinet. Voyant Hermann absorbé dans

son désespoir, il fut ému de pitié ; venant frapper sur l'épaule du jeune homme, il lui adressa quelques paroles sympathiques et ajouta :

— Je suis le pasteur de D... J'ai voulu, tout d'abord, juger de l'importance du désastre et, en attendant les secours matériels qui ne manqueront pas, apporter aux sinistrés quelques paroles de consolation et d'encouragement.

Hermann raconta les détails que nous connaissons de sa vie, comment il avait quitté le pays pour essayer, en tentant la fortune, d'obtenir la main de celle qu'il aimait, comment après cinq ans de voyage et de dangers, après avoir affronté les contrées sauvages du Sud-Africain, échappé aux farouches Bosjemans, au climat meurtrier et aux fièvres malignes, il était rentré dans sa terre natale et comment, à la veille de s'unir à celle qu'il aimait et qui lui avait conservé sa foi, il voyait tout son avenir disparaître et ses espérances s'anéantir.

Le pasteur avait écouté avec une grande attention le récit du jeune homme. Quand celui-ci eut fini, le fixant d'un air sympathique, il lui tint ce discours :

— Jeune homme, votre douleur est naturelle et vos regrets sont fondés, mais ne vous abandonnez pas trop à ce sentiment, son exagération est désormais le plus grand péril pour vous. Le danger lui-même est souvent moins à redouter que la peur qu'il inspire. Précisément parce que jusqu'à ce jour vous avez lutté, c'est pour vous un motif de lutter encore. Le soldat qui a été victorieux sur plusieurs champs de bataille a, moins que d'autres encore, le droit d'abandonner le combat suprême au moment décisif.

Et après tout, examinez calmement les choses, vous verrez qu'elles sont moins désespérées que vous ne supposez. Regardez dans vos alentours et vous constaterez que vous n'êtes pas le plus malheureux. Une maison écroulée n'est pas un mal irréparable, un mobilier détruit peut être remplacé. Vos vies sont sauvées à tous, vous n'avez à pleurer la mort d'aucun des vôtres. Votre fiancée ne vous est pas enlevée. Votre union n'est pas rendue impossible, elle n'est que retardée.

En envoyant ce terrible fléau, Dieu n'a cherché ni votre anéantissement, ni votre ruine. Il veut au contraire que l'homme gran-

disse par les revers et s'élève par l'adversité. Il a voulu donner un sérieux avertissement, mais il a mis le remède à côté du mal. Il n'y a qu'à savoir l'appliquer. Il nous prouve sans cesse qu'il n'abandonne pas ceux qui se confient en lui. Il faut seulement du courage, du travail et de la patience. Avec cela, vous vous relèverez, plus heureux, plus sages et plus forts. Il n'y aura que ceux qui manqueront de cette confiance qui seront abattus.

— Oh ! mon ami, les voies de ce Dieu sont si profondes et si mystérieuses, mais le jour viendra où vous reconnaîtrez qu'elles concourent toutes au bien. Si un moment il vous a jeté en dehors du chemin que vous croyez sûr, c'était pour vous ramener plus directement et plus sûrement au port, car mieux que vous il sait ce qui vous est le plus salutaire.

Le pasteur ajouta encore quelques paroles consolantes et quelques considérations à l'appui ; après quoi, secouant la main du jeune homme, il s'éloigna.

Hermann devint pensif. Les discours du pasteur résonnaient à son oreille comme les échos harmonieux d'une musique lointaine. On eût dit les sons éloignés d'une harpe éolienne. Des idées nouvelles envahissaient le jeune homme. Comme après une maladie on sent les forces renaître par degré, il sentait revenir en lui le courage et l'espérance. N'avait-il pas raison, ce pasteur ? une maison peut être reconstruite et un mobilier remplacé, il faut seulement du courage, de la persévérance et de la confiance en Dieu.

Hermann donna un dernier coup d'œil à ces ruines, après quoi il reprit un peu consolé le chemin de sa demeure. Il trouva sa mère, avec la famille Perrinet, triste mais résignée. Après avoir tendrement embrassé Claudine, il fit part à ses amis de la rencontre qu'il avait faite et de la détermination qu'il avait prise de ne plus s'affliger inutilement sur un fait accompli, qui n'avait pu être prévu et qu'on ne pouvait empêcher, mais de s'occuper activement de réparer le désastre.

Perrinet partagea les vues du jeune homme. Ils discutèrent longtemps sur les moyens à employer pour atteindre le but. Les jours suivants ils se mirent à l'œuvre. Ils traitèrent avec des entrepreneurs charpentiers et maçons qui purent de suite se mettre en chantier.

Secondés par des amis, soutenus par les sympathies et l'appui financier de tout le pays, deux mois plus tard la maison Perrinet revêtait une toiture neuve. Un peu plus tard encore les appartements étaient terminés et meublés à nouveau. Hermann et Claudine, unis, venaient en prendre possession. Là, goûtant un bonheur sans mélange et sans remords, ils oublieront les jours malheureux.

